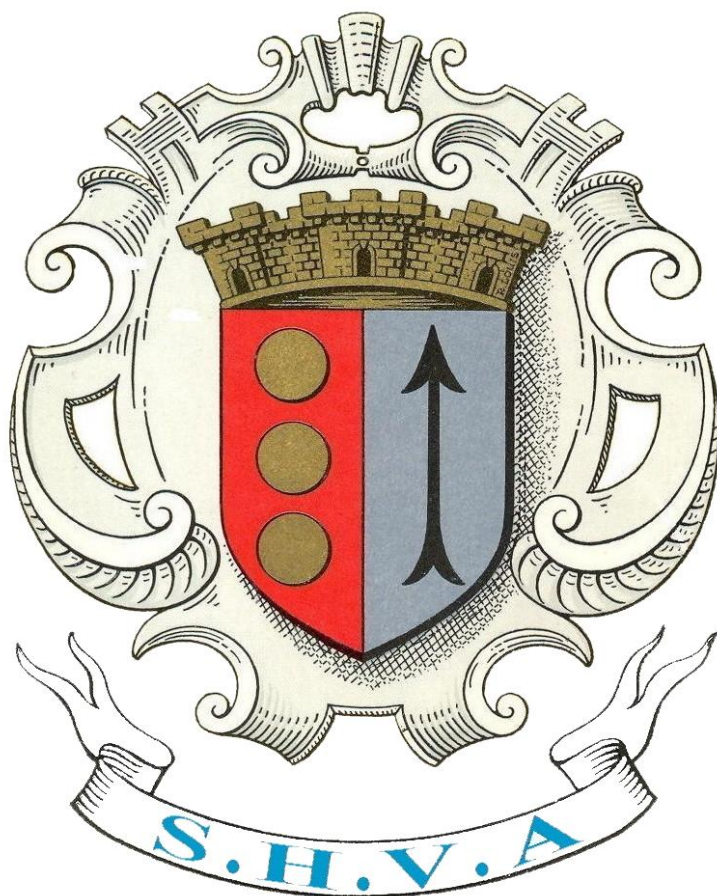


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS

Les Vertus À travers le temps

N°96 juin 2020



- **Un prénom pour un Aubervillarien**
 - **Les épidémies à Aubervilliers**
- **Ils ont peint Aubervilliers : René Chambon**
- **Il y a 50 ans (incendie dans la rue des Postes)**
 - **Verriers (première partie)**
 - **Parfumerie L. T. Piver**

UN PRÉNOM POUR UN ALBERTIVILLARIEN

CETTE HISTOIRE PEU BANALE EST SOURCE D'INSPIRATION, EN VOICI QUELQUES EXEMPLES :

A Aubervilliers, le 15 mars 1880, à midi, Nicolas Demars, adjoint au maire, enregistre la naissance d'un enfant de sexe masculin, né le 13.

Le père, Joseph, est clerc de notaire, et la mère, Marie, couturière. Le couple demeure rue du Moutier. Jusque là, tout semble parfait, voire idyllique.

Mais la belle histoire s'arrête là, car, comme on pourrait le penser, Joseph et Marie n'ont pas donné le prénom de "Jésus" à leur progéniture, mais "Adolphe"...Vous me direz qu'à cette époque, ce prénom était couramment usité.

Bien sûr, sauf que, le 20 avril 1889, quelque part dans l'empire austro-hongrois, un enfant reçoit également ce prénom.

Et c'est là où le bât blesse, car le patronyme de notre famille albertivillarienne est "Hittler" - certes avec deux "T", mais quand même !!.

Qui de Carabosse ou d'Abigail a offert, dès sa naissance, ce méchant cadeau à l'enfant ?

Notre Adolphe, l'Albertivillarien, n'était pas très âgé lorsqu'il décède à Paris 15ème le 19 août 1934, mais cela lui a, sans aucun doute, évité bien des ennuis. Il repose *-en paix-* encore aujourd'hui dans notre cimetière communal. Sa sœur Adèle, née en 1884 et décédée en 1965, a dû porter longtemps cet encombrant héritage.

Nous remercions :

- Le personnel des archives municipales qui nous a fourni l'acte de naissance d'Adolphe, avec la signature de son père, un certain "Hittler".
- Le personnel du cimetière communal, qui connaissait bien ce locataire.
- Le personnel de l'état civil de la mairie de Paris 15ème, très amusé par ces recherches.

Claudette CRESPI



La tombe, au cimetière communal d'Aubervilliers, refaite dans les années 70/80 et bien entretenue.

Ce cher Adolphe...

Ah, comme il est surprenant, au cours d'une balade dans les allées austères de ce petit cimetière,

De découvrir, au détour d'une stèle et d'un caprice du destin, en pleine lumière

Oh surprise, un nom que l'on ne pensait pouvoir trouver ici, en ce lieu, loin de tout

Là, gravé dans la pierre et si présent encore dans nos livres d'Histoire

Pareil patronyme ne saurait laisser indifférent, même le moins sourcilieux d'entre nous

Hélas, pour bien des raisons que l'on préférerait enfouir dans nos mémoires

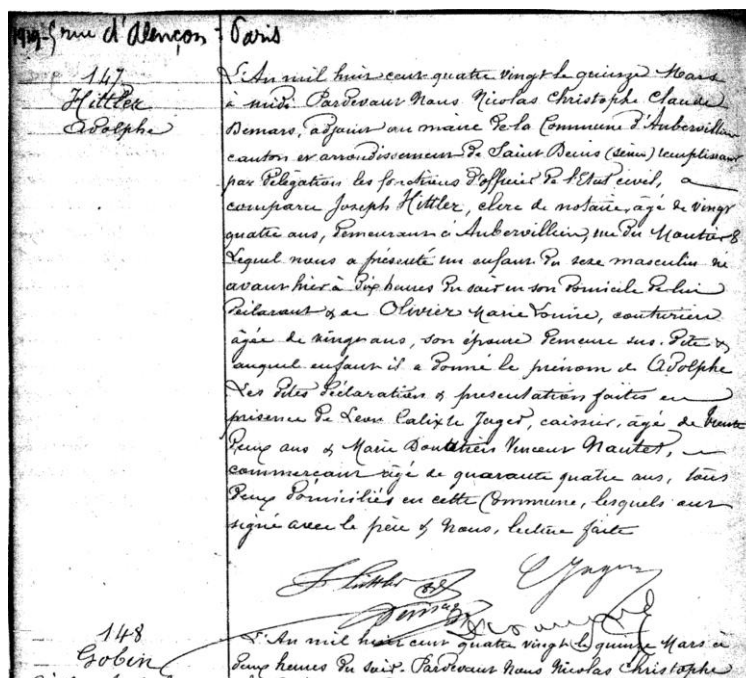
Et ne plus voir ressurgir du lourd passé d'un monde autrefois devenu fou.

Mais heureusement un T de trop, au milieu des deux consonnes d'un nom naguère trop scandé par des milliers de bouches fanatisées, vient, curieusement, en adoucissant la résonance.

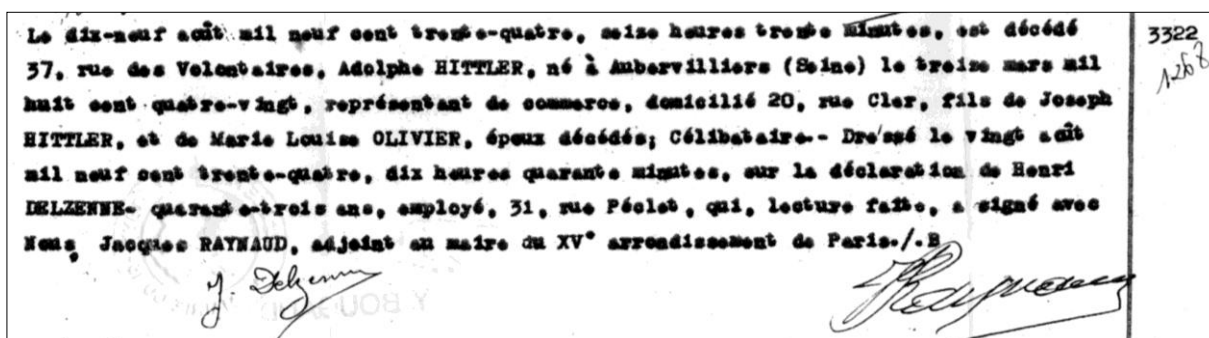
Et, fort heureusement, une date sur la stèle indiquée, rend impossible la ressemblance ou l'appartenance funeste.

Il ne s'agit donc que d'un anonyme homonyme qui repose en paix et, peut-être, de là-haut, rit-il de la surprise que son patronyme provoque chez le promeneur attentif, synonyme de tant de malheurs et de pleurs, ce qui en fait, bien malgré lui sans doute, un antonyme du bonheur...

Laurent BOURREAU



Acte de naissance



Acte de décès

LES ÉPIDÉMIES À AUBERVILLIERS

1) :

EN VOICI QUELQUES UNES, VUES D'AUBERVILLIERS

LA LÈPRE :

Maladie contagieuse due à un bacille.

Introduite en occident par les légionnaires romains, elle se développa surtout au Moyen Âge par contact. Aussi les malades furent-ils isolés ; ils devaient annoncer leur passage avec une crécelle et on les parquait dans des établissements comme la maladrerie de Champourri à Aubervilliers, approximativement à l'emplacement du 193 avenue Jean Jaurès.

Ils étaient frappés de mort civile et ne subsistaient que grâce aux dons de l'église et des âmes charitables.

Cette maladie qui existe toujours, disparaîtra peu à peu de nos régions et les malades rentreront dans le droit commun, ne laissant que le nom d'une rue : ***La Maladrerie***.

LA PESTE :

Contemporaine des débuts de la Guerre de Cent Ans, elle est causée par un bacille transmis à l'homme par la puce du rat. La mort survient entre un et trois jours.

Cette peste touche Marseille en 1347 et se répand rapidement, atteignant Saint Denis qui aurait perdu 16000 habitants.

Nouvelle épidémie de peste à Paris en 1562 : 37 décès à Aubervilliers au lieu de 10 en 1560. Même chose vers 1628.

LA VARIOLE (ou petite vérole) :

Épidémie très virulente, apparue en 1705, causée par un virus qui sera à l'origine de la vaccination. Quelques morts célèbres : la presque totalité de la famille de Louis XIV, victimes souvent des médecins soignant par la saignée des organismes déjà affaiblis. Seul en réchappera le futur Louis XV dont l'entourage refusera ces soins.

LA ROUGEOLE :

Infection virale transmise par la toux, la salive, les sécrétions nasales.

Aubervilliers est particulièrement frappée en 1712. Elle ravage l'Europe pendant des siècles.

LA GRIPPE :

Une nouvelle infection virale frappe Aubervilliers en 1741 ; le nombre de décès double parmi les adultes (32 au lieu de 16 l'année précédente) ; elle prendra le nom de grippe en 1743.

Elle réapparaîtra périodiquement, beaucoup moins virulente, sauf en 1918/1919 où, sous le nom de « grippe espagnole », elle ravage la planète (50 millions de morts).

LE CHOLÉRA :

Endémique en Inde, cette maladie se développe en France en 1832.

Cette maladie est due à un bacille qui se fixe dans l'intestin par ingestion d'eaux souillées.

18 400 morts à Paris et une partie importante des 101 décès de notre village.

L'épidémie commence début mars, c'est seulement en avril que le préfet envoie ses instructions : désignation d'un local pour le matériel et les médicaments, réquisition de logements pour héberger les malades. Le maire, Francottay, offrira celui de son père qui vient de décéder et sera toujours

présent pendant l'épidémie, ainsi que le médecin Jean-Baptiste Reullet malgré ses 75 ans. Aubervilliers enregistrera une centaine de décès.
La maladie frappe encore en 1849.

En 1883 création par la ville de Paris d'un hôpital à la porte d'Aubervilliers, sous le nom d'hôpital d'Aubervilliers, pour y accueillir les malades. Désaffecté en 1887, il est remis en service pour les malades relevant de la même pathologie et reçoit également à partir de 1900 les malades atteints de la variole, de la rougeole, de la scarlatine ou de la diphtérie. Le 30 novembre 1905, cet hôpital, s'étendant le long du Boulevard Mac Donald, sera inauguré sous le nom de Claude-Bernard et sera spécialisé dans le traitement des maladies tropicales, infectieuses et contagieuses.

Des foyers de choléra continueront d'apparaître tout au long du 20ème siècle.

À ces maladies, il faudrait ajouter **Tuberculose, scarlatine, diphtérie et d'autres** ; toutes seront vaincues progressivement par les progrès de la médecine, mais d'autres surgiront comme une certaine COVID-19.

Jacques DESSAIN

2) :

Au Moyen Âge, les épidémies apparaissent comme une punition des méfaits des hommes et un signe de la colère divine. Mais nous avons fouillé dans un passé plus récent de la ville et c'est la peste de 1920 qui a retenu notre attention. En effet, l'épidémie avait largement attaqué une corporation très présente à Aubervilliers : les chiffonniers ou biffins.

Nous vous proposons donc quelques textes relevés sur le sujet.

La peste d'Aubervilliers éclata en 1920. Elle débarqua dans le port de Gennevilliers en 1917, venant d'une péniche de charbon en provenance de Londres (d'après des enquêtes rétrospectives). Elle frappa surtout les milieux défavorisés du nord de Paris (XVIII^{ème} et XIX^{ème} arrondissements, en particulier) et les communes de la petite ceinture de Nanterre à Montreuil, notamment à Aubervilliers, où elle toucha les chiffonniers et leur famille, qui vivaient souvent dans des conditions particulièrement insalubres. On remarqua une pullulation anormale de rats, puis une mortalité accrue des mêmes rongeurs dont on récupérait les cadavres dans les rues. Comme dans les épidémies antérieures, on retrouve le tropisme des rats pour les tissus et les chiffons. Les chiffonniers se réunissaient à la cité des Portes de Saint-Ouen, cité insalubre, où tissus et rats abondaient. C'est pourquoi on l'appela "peste des chiffonniers". Pour tous les cas "intra-muros", on retrouva le contact direct avec les rats morts, notamment dans les caves. L'épidémie toucha plus de 90 personnes et fit une trentaine de morts. On incrimina, comme pour la peste de Glasgow en 1900, outre la contamination par les rats, une contamination interhumaine directe par la puce de l'homme, lors des veillées mortuaires. Passée presque inaperçue en raison de la survenue concomitante de l'épidémie de grippe espagnole, autrement mortifère, elle fut contenue par les services sanitaires de la préfecture de la Seine et par le service de la peste de l'Institut Pasteur ; les sujets ayant été au contact des pesteux furent traités par un vaccin antipesteux, dont on distribua 7 000 doses et de larges campagnes de dératisation furent entreprises. L'étude des rats exterminés lors de ces campagnes a retrouvé une faible contamination des rongeurs : 1/200 à 1/300 suivant les années.

Extrait de « Histoire de la peste » de Jean Vitaux

On nomma cette épidémie « peste des chiffonniers » car le dénominateur commun des foyers de peste était le milieu des chiffonniers et l'état lamentable de leurs habitations. Parce que les loyers étaient devenus trop chers au début du siècle, les chiffonniers s'étaient installés dans la zone des fortifications, vaste espace sans construction conservé par le ministère de la Guerre pour des raisons stratégiques. Là, ils avaient recréé, avec des matériaux de récupération, de véritables ghettos où étaient venus très rapidement se réfugier tous les déclassés de Paris. « À la zone », comme on disait vulgairement, vivaient, dans la vermine et dans la boue, plus de cent mille êtres humains. Les rats pullulaient.

Pourquoi les chiffonniers ? On distinguait deux catégories d'ouvriers chiffonniers : d'une part, les biffins qui faisaient la collecte des chiffons, os, papiers sur la voie publique ; d'autre part, les ouvriers occupés à trier les marchandises dans les ateliers des patrons chiffonniers. Les biffins de nuit allaient dans les rues, s'éclairant d'une lanterne, piquant de leur crochet et jetant dans la hotte en osier qu'ils portaient sur leur dos les marchandises dont ils pourraient tirer profit. Le lendemain matin, c'était au tour d'un autre biffin, dit secondeur du fait qu'il travaillait en seconde tournée. Ce dernier était en général un chômeur ou un ouvrier mal payé qui cherchait dans le chiffonnage un complément de salaire.



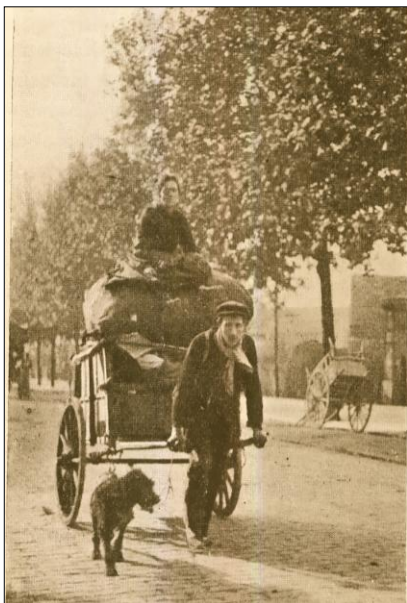
Rentré chez lui, l'ouvrier chiffonnier procédait au « triquage », opération qui consistait à séparer les diverses matières premières composant un objet, de façon à les réunir dans des lots de produits de même valeur marchande. Une fois ce tri achevé, il se rendait en hâte chez le maître chiffonnier pour lui vendre sa marchandise. Le prix obtenu constituait son seul salaire.

Extrait des Presses universitaires de France - 2015

Si les chiffonniers purent s'adapter facilement cette fois-là, il n'en fut pas de même en 1920. Déjà, après la découverte de la cellulose dans le bois faite par Mitscherlick en 1880, on avait assisté à une baisse du cours du chiffon. Mais surtout, avec l'épidémie de peste, le Conseil de Paris prit deux décisions lourdes de conséquences pour les 15 000 personnes vivant du chiffonnage. Premièrement, il ramena à une demi-heure le laps de temps pour déposer les poubelles avant le passage du tombereau. Deuxièmement, il décida d'accélérer la construction d'Habitations à Bon Marché sur les fortifications (HBM).

Extrait de « La peste des chiffonniers » de Jean Héritier

Claudette CRESPI



Le retour à la cité après la collecte



Le « triquage » après la collecte

ILS ONT PEINT AUBERVILLIERS

RENÉ CHAMBON

Il est né en 1888. Nos recherches aux Archives Municipales, sur les listes électorales de 1930 et la suite, nous ont permis de trouver une famille "Chambon" au 1 de la rue Ferragus.



Le tableau ci-dessus, "Notre Dame des Vertus", daté de 1956, a sans doute été peint depuis ce logement, qui, étant donné la perspective, se trouvait peut-être au 1er étage de ce bâtiment.

Les anciens Albertivillariens se souviennent, qu'à cette époque, le début de la rue de Paris passait entre la mairie et l'église. Aujourd'hui, elle est devenue la rue de la Commune de Paris. L'immeuble, où vécut la famille Chambon (à l'angle de la rue de la Commune de Paris, de l'avenue de la République et de la rue Ferragus) est à ce jour occupé par une agence bancaire.

René Chambon a également peint différents endroits de notre ville et du canal, souvent en hiver (voir page suivante).

C'est tout ce que nous savons de cet artiste !

Si vous avez quelques renseignements sur René Chambon, n'hésitez pas à nous contacter.

Claudette CRESPI



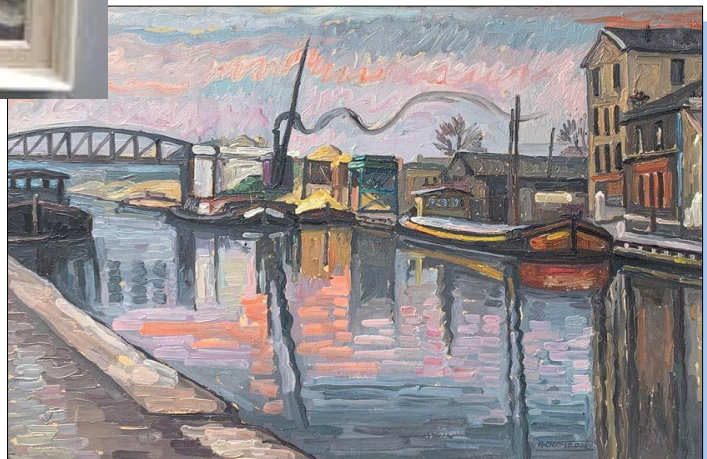
Aubervilliers
Vieilles maisons (1950)



Le canal à Aubervilliers (1954)



Notre-Dame des Vertus en hiver



Le canal à Aubervilliers

IL Y A 50 ANS...

« L'INCENDIE D'AUBERVILLIERS DU 1^{ER} JANVIER 1970 »

Dans la nuit du premier janvier 1970, 27 rue des Postes à Aubervilliers, cinq travailleurs africains, quatre Sénégalais et un Mauritanien, meurent asphyxiés dans un pavillon transformé en foyer où s'entassaient plus de cinquante personnes dans cinq pièces.

La location mensuelle d'un lit était de 70 francs et chaque locataire devait verser, au préalable, 100 francs de droit d'entrée, même si ce foyer improvisé était dépourvu d'électricité et de chauffage. À la fin de l'année 1969, soit quelques mois avant le drame, le service d'hygiène de la mairie d'Aubervilliers avait refusé la construction de nouveaux boxes, destinés à accueillir d'autres locataires, malgré l'apposition d'une plaque par le gérant, «Solidarité franco-africaine», censée donner un semblant de légitimité à ce foyer clandestin.

Les communes de la banlieue nord de Paris telles qu'Aubervilliers connaissaient depuis 1945 une poussée démographique et accueillaient d'importants contingents de populations étrangères et coloniales, confrontées aux difficultés d'accès à un logement décent. Aubervilliers était souvent appelée « ville taudis », tant la situation du logement était désastreuse.

(extrait d'un article de l'association *Odyseo* source :

<http://odysseo.generiques.org/ark:/naan/a011447840128rZn9II>)

La nuit était glaciale, l'électricité coupée, les résidents du taudis avaient bricolé un chauffage de fortune et calfeutré les fenêtres... Dans la France de cette époque, le drame est relativement banal. Taudis et bidonvilles, du fait de la précarité de l'habitat, de l'exiguïté des lieux et des systèmes de chauffage aléatoires et défaillants, connaissaient ce type d'incidents de manière régulière – «incidents» provoquant parfois mort d'hommes, de femmes ou d'enfants par asphyxie ou brûlure. Mais le bilan serait trop macabre et monotone. « Le drame d'Aubervilliers », lui, va connaître un retentissement extraordinaire, tant médiatique que politique et il aura de nombreuses répercussions, y compris législatives.

Les cercueils de Sow Bocar Thialei, Konte Allouli, Kamara Amara Sidi, Kamara Semba Hamadi, Kamara Hamadi sont extraits du pavillon d'Aubervilliers sous l'œil des caméras et celui des passants, badauds et militants, et le journal de la nuit sur la 2^{ème} chaîne de l'ORTF réalise un premier sujet sur le drame. Entre le 3 et le 5 janvier, *l'Aurore*, *Combat*, *Le Canard enchaîné*, *La Croix*, *Le Figaro*, *l'Humanité*, *le Journal du Dimanche*, *France-Soir*, *le Monde*, *La Nation*, *le Parisien Libéré*, *Paris-Jour*... consacrent d'importants articles à l'incendie et à la question des travailleurs noirs.

Mais c'est surtout la levée des corps à l'institut médico-légal, quai de la Rapée à Paris et les obsèques des cinq travailleurs en région parisienne, le 10 janvier, qui vont accroître la mobilisation et donner lieu à une couverture médiatique inédite.

La CGT, la CFDT et le MRAP avaient pourtant appelé à ne pas transformer les obsèques en manifestation afin de respecter la mémoire des victimes. Dans la foule, outre les travailleurs et nombreux photographes et cameramen, on relève la présence de l'écrivain Kateb Yacine, de Jean-Paul Sartre, de Michel Rocard, secrétaire général du PSU, de Marius Apostolo, chargé de l'immigration à la CGT, de Jack Ralite, adjoint PCF au maire d'Aubervilliers, et de Maurice Grimaud, préfet de Police de Paris. Au cimetière parisien de Thiais, où furent donc enterrés les cinq travailleurs (aux côtés de nombreuses victimes du 17 octobre 1961...), c'est au tour de Madeleine Beauséjour, militante d'extrême gauche et cinéaste, de prendre la parole devant un auditoire attentif, majoritairement composé de travailleurs africains. Et l'État décidait de s'attaquer frontalement (et aussi médiatiquement) au « problème ».

Pourquoi le drame d'Aubervilliers a-t-il donc eu un tel retentissement ?

Les réponses sont d'ordres conjoncturel, historique et politique (voire diplomatique). L'incendie a lieu en plein hiver, pendant le réveillon de la « nuit de la Saint-Sylvestre ». Fortement ébranlée par la grève de 1968 et la charrette de licenciements qui s'ensuivit, l'ORTF entend peut-être aussi se permettre un nouveau ton, afin de prouver son indépendance et sa capacité à évoquer les blocages et les « faces sombres » de la société française, problèmes qu'entend justement résoudre, dans un style énergique et moderne, le nouveau Premier ministre, Jacques Chaban-Delmas, après le départ du général de Gaulle. Cependant, à l'opposé de l'émergence d'une figure nouvelle, encore balbutiante, de travailleurs immigrés en lutte vient se superposer une image « victimaire » du noir, alors que les chaînes de télévision françaises, en ce tout début des années 1970, diffusent largement des images parfois insoutenables de la guerre du Biafra. Tout concourt donc à une inflation de discours et d'images autour du drame d'Aubervilliers.

Interpellé par la presse et bousculé par les militants syndicaux et politiques de gauche et d'extrême gauche, le gouvernement se décide à intervenir.

Le 12 février 1970, Jacques Chaban-Delmas vient visiter le bidonville du Chemin du Halage, entre Aubervilliers et Saint-Denis, et, guidé par le Docteur Buisson (directeur du centre de santé municipal « Docteur Pesqué » d'Aubervilliers), une cave sordide, sans fenêtre, rue du Landy à Aubervilliers, où ont trouvé refuge des travailleurs africains. Ce médecin-chef de la ville d'Aubervilliers y avait déjà guidé Marcel Trillat et Frédéric Variot pour la réalisation d'Étranges étrangers, remarquable documentaire (1970) qui montre sans fard les conditions de vie et de logements des travailleurs immigrés en Seine-Saint-Denis et qui évoque le drame d'Aubervilliers.

Le 15 juin 1970, 600 baraques du bidonville du Franc Moisin, à Saint-Denis, disparaissent dans la nuit lors d'un incendie, sans heureusement provoquer de décès. Une grande part de la population riveraine, habitant dans les HLM voisines, se relaie la nuit pour éteindre l'incendie et assister les victimes, passant ainsi d'une indifférence ou d'une hostilité diffuse à des gestes concrets de solidarité.

Pour le gouvernement il est alors urgent d'agir. Le 10 juillet 1970 est votée la loi Vivien dite de « résorption de l'habitat insalubre ». Les municipalités de la région parisienne, souvent communistes, vont alors collaborer activement avec les services préfectoraux pour une éradication effective des bidonvilles. Mais si la France des Trente Glorieuses a été incapable d'endiguer les flots de bidonvilles ni de résoudre la totalité des graves problèmes de logement, celle des années 70 ne terrassera pas non plus les taudis.

(extraits d'un article de Tanguy Perron, paru dans l'Humanité-Dimanche n°200, du 25 février au 3 mars 2010.

source <https://www.peripherie.asso.fr/patrimoine-documents/l-incendie-d-aubervilliers>)

voir également :

le numéro du 9 janvier 1970 du « Journal du Canton d'Aubervilliers » Archives municipales d'Aubervilliers.

Bernard ORANTIN

VERRERIES ET CRISTALLERIES À AUBERVILLIERS ET SES ALENTOURS, À LA FIN DU 19ÈME SIÈCLE ET AU DÉBUT DU 20ÈME (*Première partie*)

Nous avons vu dans un numéro du bulletin de la Société d'Histoire et de la Vie d'Aubervilliers (n° 75) que Saint-Gobain, symbole de l'excellence verrière durant des siècles, est installée à Aubervilliers depuis 150 ans, mais n'y a effectué aucune production industrielle de verre. Néanmoins, Aubervilliers même et surtout les communes situées à proximité peuvent s'enorgueillir d'un riche passé verrier, souvent mal connu en dehors d'un petit cercle de collectionneurs ou d'amateurs. Il nous a paru utile de redonner vie à ces différents ateliers, dans la mesure du possible, en apportant quelques précisions sur ces verreries et cristalleries. Dans certains cas, surtout pour les moins importantes, nous n'en connaissons pratiquement rien, et les personnes qui pourraient nous donner des précisions sont les bienvenues. Ce texte s'inspire, dans une certaine mesure, d'un document publié en 1996 [1], mais de nombreuses autres sources, souvent contradictoires en particulier sur les dates, ont été consultées.

Notre étude se limite volontairement à Aubervilliers et aux communes situées dans un rayon de quelques kilomètres autour : nous avons ainsi exclu des usines pourtant de grande renommée comme la cristallerie de Choisy-le-Roi ou celle de Meudon.

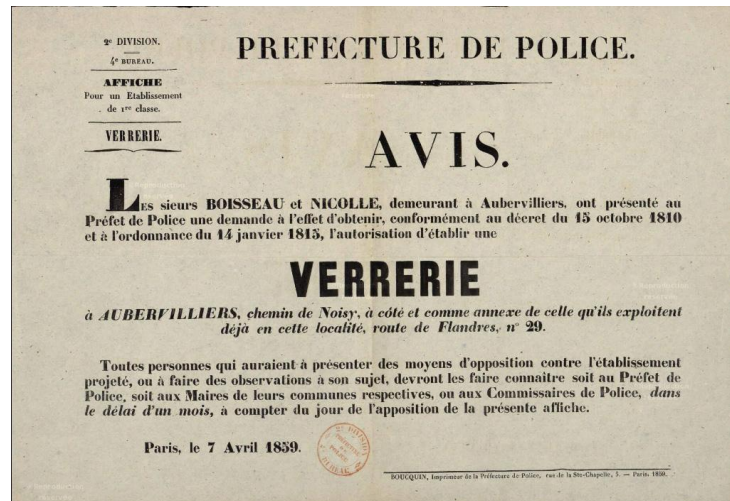
On fait la différence entre les cristalleries et les verreries : le cristal est une variété de verre qui contient de l'oxyde de plomb (teneur en poids de PbO supérieure ou égale à 24 %). L'introduction de plomb dans le verre lui confère des propriétés particulières très appréciables pour des objets de luxe, telles qu'une température de mise en forme plus faible, un formage plus facile parce que la viscosité varie moins avec la température, une meilleure aptitude au polissage, un indice de réfraction supérieur, une sonorité particulière quand on le frappe... Par opposition, la verrerie concerne plutôt des objets d'usage courant tels que le verre plat (vitres, pare-brises), les bouteilles, la gobeletterie, la verrerie de laboratoire...

À **Aubervilliers** même, 3 verreries sont répertoriées :

La Verrerie Lissaute, Cosson (ou Causson) et Millerio, 175 route de Flandre, mais qu'on trouve aussi 75 avenue de la République [2]. On sait que Henri Cosson est un ancien élève de l'École centrale (promotion 1866), et que sa verrerie a été reconnue pour des pièces présentées à l'Exposition universelle de Paris de 1878 [3, 4] sous le nom de Lissaute et Cosson, ce qui conduit à penser que cette verrerie a commencé son activité sous ce nom et que l'association avec Millerio (il semble qu'il y ait eu 2 Millerio associés dans cette affaire, deux frères) serait plus tardive. On trouve aussi trace d'un procès en contrefaçon intenté par Périn contre Lissaute et Cosson le 18 mai 1881 [5] (et gagné au moins en première instance par Lissaute), pour un système de verre à gaz. En fait on ne sait pas grand-chose sur les productions de cette usine. Elle semble avoir joué un rôle dans les conflits très durs qui ont touché les verreries et cristalleries de la région parisienne en mai 1890 (on mentionne alors l'usine des frères Millerio [6]), ce qui laisse supposer que ce sont les frères Millerio qui ont repris l'usine en leur nom. L'usine sera absorbée en 1897 par Legras (voir plus loin la partie sur Legras à Saint-Denis).

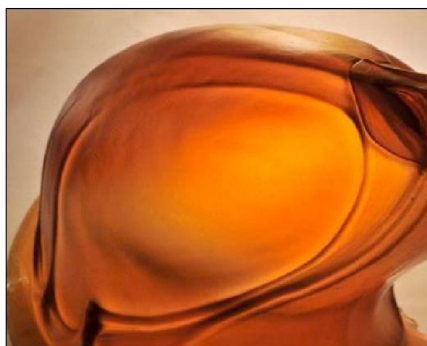
La Verrerie des Vertus, 25 rue du Vivier. On ne sait rien de cette verrerie.

La Verrerie Nicolle, 77 (?) route de Flandre. On trouve dans les archives de Saint-Denis [7] un texte daté de 1859 dans lequel MM. Boisseau et Nicolle demandent l'autorisation d'installer une verrerie à Aubervilliers, chemin de Noisy, à côté et comme annexe à celle qu'ils exploitent déjà au 29 route de Flandre.



À **Pantin** se trouvaient plusieurs usines de verre et cristal, plus connues et mieux documentées :

La Cristallerie Monot est fondée en 1851 mais est transférée à Pantin en 1855, 85 (84 ?) rue de Paris (actuelle avenue Jean Lolive). Monot est un ancien ouvrier des cristalleries de Lyon. En 1868 il s'associe à Stumpf, et se retire en 1888. Entrent alors Touvier et Viollet, et la cristallerie prend comme nom « Stumpf, Touvier, Viollet & Cie ». Mais on continuera à parler de la **cristallerie de Pantin**. Enfin en 1908 Tutré de Varreux succède à Stumpf et donne un tournant plus artistique à la production de cette usine. Cette cristallerie a connu un développement spectaculaire au point de devenir la 3^{ème} de France après 1870 (et le passage de la cristallerie de Saint-Louis en territoire allemand) derrière Baccarat et Clichy. La cristallerie de Pantin obtient le grand prix à l'Exposition universelle de Paris de 1900. La qualité technique de ses produits de luxe était donc irréprochable tout comme la maîtrise des couleurs. Dès 1868 Georges Bontemps [8] dans son « guide du verrier » signale que Monot réussit à donner au cristal une belle couleur jaune par ajout d'argent en conditions réductrices, chose que lui-même ne sait pas faire. On admire aussi la maîtrise de la fabrication de l'aventurine¹ en potées de 400 ou 500 kg, ce qui permet de fabriquer des pièces de grandes dimensions parfaitement homogènes [9]. Ce sont les cristalleries de Pantin qui ont fabriqué pour Guimard les verrines rouge-orange qui éclairent les entrées de métro, au tout début du 20^{ème} siècle [10].



Verrine ancienne en verre coloré dans la masse en rouge-orangé
Photo RATP - Jean-François Mauboussin



Vase de la cristallerie de Pantin

¹ L'aventurine est un verre rouge au cuivre présentant une multitude de petits cristaux de cuivre métallique provoquant un scintillement de l'objet. Ce verre est difficile à élaborer parce qu'il faut parfaitement maîtriser la croissance des cristaux.

Mais à côté des productions de prestige, la verrerie a également réalisé de nombreux articles en verre comme des verres de laboratoire...

Au début, une grande partie des ouvriers les plus qualifiés venait de Lorraine et habitait dans le quartier des Quatre-Chemins qui allait être qualifié de « Petite Prusse » parce que ces ouvriers parlaient un dialecte dérivé de l'allemand. Cette usine employait un personnel très important (on comptait 324 personnes en 1872).

L'entreprise a été absorbée par Legras en 1919, mais décline et ferme en 1931.

La Verrerie Vidié 48 route de Flandre. Elle a été fondée par un industriel, Jacques-Jules Vidié, initialement à La Villette, mais transférée à Pantin en 1867. Elle était équipée, en 1900, de trois grands fours qui servaient à la production de flacons et bouteilles en verre, dont les siphons à eau gazeuse, à la mode à l'époque, et les bouteilles à lait plus ou moins décorées. Cette usine a été le point de départ d'un conflit du travail qui a ensuite affecté toutes les verreries de la région au printemps 1888 [11]. Il semble que l'usine employait 150 personnes en 1872. La verrerie est reprise par Legras en 1897 suite au décès de Charles Vidié, puis par François Coty (le parfumeur) en 1925, mais elle ferme au début des années trente.

À Saint-Denis :

La Verrerie de Saint-Denis a été créée en 1859 [12, 13], mais c'est François-Théodore Legras, arrivé en 1864, qui l'a véritablement développée après en avoir pris la direction en 1867, à 28 ans.

Elle était située au 85-97 avenue de Paris. François-Théodore Legras, originaire des Vosges où il avait appris son métier, fut un véritable entrepreneur. Il s'est entouré de nombreux verriers vosgiens ou lorrains, dont des membres de sa famille. C'est ainsi que son neveu, Charles Legras, chimiste verrier arrive aux Verreries et Cristalleries de Saint-Denis en 1873 ; il en devient directeur-gérant en 1901. Au moment de l'Exposition universelle de Paris de 1900, l'usine comporte 6 grands fours de



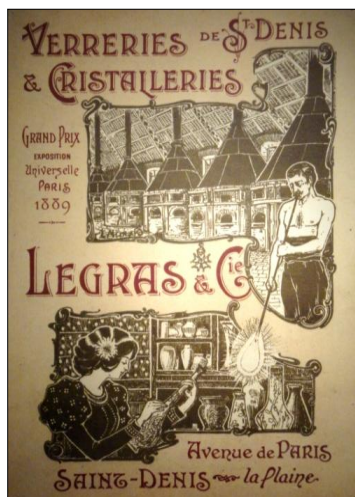
Verrerie Legras à La Plaine-Saint-Denis

fusion pour le verre blanc et un petit (à 8 creusets quand même) pour le verre de couleur et employait près de 1 300 personnes. On fabrique dans cette usine beaucoup de verrerie de laboratoire qui constitue une spécialité de la maison, mais aussi beaucoup de flacons de toutes sortes pour l'alimentation et de la verrerie de table. Mais c'est surtout pour sa production d'articles « de fantaisie » et de prestige que l'entreprise est actuellement connue : bouteilles aux formes complexes dites « à figures », souvent à l'effigie de personnages célèbres, et vases gravés et décorés de façon complexe souvent de motifs floraux obtenus par émaillage, avec des couleurs qui ont fait la renommée de la maison (dont le vert Nil). La gravure à l'acide y a également largement été utilisée, en particulier pour obtenir un aspect dépoli. La verrerie a obtenu de nombreuses récompenses lors de diverses expositions (3^{ème} grand prix à l'Exposition universelle de Paris de 1900). L'entreprise connaît des problèmes sérieux en 1910-1913 dus à la conjoncture, mais aussi à son implication (comme d'autres verreries) dans le travail d'enfants orphelins dans des conditions inhumaines [14]. Après la Première Guerre mondiale, l'entreprise décline, malgré sa reprise par Souchon-Neuvesel

(future BSN) et ferma définitivement en 1960. On attribue à la guerre la disparition d'une bonne partie de ses peintres-émailleurs : la qualité des productions s'en est ressentie.

Au début des années 2000, à l'occasion d'une vaste opération immobilière, une fouille a été entreprise et a permis de sauver des vestiges de cette usine. Une exposition a alors été organisée en 2006 à Saint-Denis par l'Unité d'archéologie pour mettre à l'honneur cette usine.

Un très beau livre est consacré à cet entrepreneur : « François-Théodore Legras, verrerie artistique et populaire française » de Dominique et Jean Vitrat et Marie-Françoise et Jean-François Michel, 2012, 380 pages.



Exemples d'objets fabriqués par les usines Legras

La verrerie et émaillerie Guilbert-Martin. Cette usine s'est installée à Saint-Denis en 1867, 275 avenue de Paris, puis 20 rue Génin à partir de 1887. L'affaire a été reprise par René Martin, petit-fils d'Auguste Guilbert-Martin, en 1900 [15]. Une des spécialités de l'atelier était la mosaïque² : les tesselles indispensables étaient fabriquées sur place et des artistes travaillaient pour les assembler dans l'atelier ; une autre partie de la production était achetée par des artistes qui décoraient les murs de différents édifices. La technique de la mosaïque à la feuille d'or, dérivée de la technique byzantine, a été introduite par Guilbert Martin. Elle consiste à coller une feuille d'or sur verre, puis à couler une pellicule de verre en fusion sur la feuille d'or. Deux exemples remarquables de la production de Saint-Denis : la quasi-totalité des mosaïques de la basilique du Sacré-Cœur et la frise du Grand Palais des Champs-Élysées (75 m de long sur 3.2 m de haut).

² Les mosaïques sont des décorations obtenues en insérant dans un liant une multitude de petits fragments de couleurs différentes qui constituent des dessins. Ces fragments peuvent être en pierres de différentes couleurs, mais aussi en verre. Ils sont appelés « tesselles ». Les mosaïques étaient déjà à l'honneur à l'époque romaine, pour la décoration des sols et des murs. Après l'époque byzantine et islamique, cette technique a disparu, mais elle est revenue à la mode vers 1900 à l'époque « Art Nouveau » et « Art Déco ».

L'entreprise était réputée pour la qualité de son travail, en particulier pour ce qui concerne la restauration de mosaïques. Après la guerre de 1945, l'usine a périclité et fermé.



Sacré-Cœur : mosaïque de l'abside (Luc-Olivier Merson, exécutée par les ateliers Guilbert-Martin de 1918 à 1922) - source : Wikipedia

Bibliographie

- 1- D. Jegat-Letourneur et V. Arveiller, « Les verreries et les cristalleries dans la région parisienne de 1870 à 1920 », Actes du Congrès AFAV Albi (1996), p. 118-132.
- 2- C. Kerno, « Le verre dans tous ses éclats », Aubermémoire (février 1995).
- 3- <http://centrale-histoire.centraliens.net/divpdf/centraliens-expos-universelles.pdf>.
- 4- Catalogue général descriptif de l'exposition universelle de 1878
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5495453h>.
- 5- Journal de Jurisprudence Commerciale et Maritime, Tome LX (1882), p. 135.
- 6- Journal des débats politiques et littéraires :
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k465050b/f3.item.r=Millerio.zoom>.
- 7- archives de la ville de Saint-Denis, cote 25Fi724 : <http://archives.ville-saint-denis.fr/ark:/15391/vta51d710fedcf85>.
- 8- G. Bontemps, 1868 « le guide du verrier ».
- 9- Rapports du jury international de l'Exposition universelle de 1900 :
<http://cnum.cnam.fr/CGI/fpage.cgi?8XAE576.2/164/100/545/211/534>.
- 10 F. Descouturelle, « Hector Guimard, le Verre », <http://lecercleguimard.fr/fr/le-cercle-guimard/dossiers/hector-guimard-et-le-verre>.
- 11- Communiqué de l'agence Havas du 8 mai 1888 :
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k464296b/f3.item.r=Pantin.zoom>.
- 12- H. Poirier « Les verreries et cristalleries Legras de la Plaine Saint-Denis » p. 81-86 dans l'ouvrage collectif « Des cheminées dans la plaine. Cent ans d'industrie à Saint-Denis (1830-1930) » publié par Saint-Denis – musée d'art et d'histoire (1998).
- 13- G. Cappa, « Legras (Verreries Saint-Denis) » in *Le génie verrier de l'Europe : témoignages : de l'historicisme à la modernité (1840-1998)*, Mardaga, Sprimont (Belgique), 2001 (2^e éd.).
- 14- Ph. Picoche, « Une entreprise vosgienne. La verrerie de Portieux. (1850-1950) », thèse de l'Université Lumière Lyon 2 (2000).
- 15- M. de Stefano-Andrys « L'atelier de mosaïque Guilbert-Martin » p. 87-92 dans l'ouvrage collectif « Des cheminées dans la plaine. Cent ans d'industrie à Saint-Denis (1830-1930) » publié par Saint-Denis – musée d'art et d'histoire (1998).

Patrice LEHUÉDÉ

(suite dans le prochain bulletin)

PARFUMERIE L.T. PIVER

USINE D'AUBERVILLIERS (SEINE)



Parfumerie et Savonnerie (1869) - Vue colorisée
MAISON L. T. PIVER, DE PARIS

PARFUMERIE L.T. PIVER : les grandes lettres qui s'étalaient le long du mur, avenue Jean-Jaurès, nous fascinaient. Le jeu consistait à faire autant de pas que de lettres ou du moins d'intervalles (17 lettres, 16 intervalles à respecter, les points ne comptaient pas !).

Quant à L.T., ces lettres nous intriguaient jusqu'à ce que les grands nous en indiquent la signification : Louis-Toussaint. Parfumerie Louis Toussaint Piver. Ça claquait, ça en imposait. Et on pouvait dès lors épater un copain qui ne savait pas encore...

Voici donc l'histoire de cette grande maison de parfumerie, qui resta implantée plus de cent ans à Aubervilliers.

LE DÉBUT DE L'HISTOIRE

En 1774, Michel Adam, maître parfumeur, crée à Paris, rue des Lombards « À la reine des fleurs », qui semble bien être la toute première parfumerie en France. Michel Adam devient très vite fournisseur officiel de la Cour de Louis XVI, et plus tard de Cours étrangères. En 25 ans, il a atteint une grande notoriété. Son fils lui succède en 1799, puis son cousin Pierre-Guillaume Dissey en 1805.

En 1809, Dissey embauche un certain Louis-Toussaint Piver, apprenti et féru de chimie. En 1813, Dissey et Piver s'associent et créent le « Catalogue des parfumeries super fines et savons de toilettes – Dissey et Piver ». À la mort de son associé, en 1823, Piver prend les rênes de l'entreprise qui devient la « Parfumerie L. T. Piver ».

Louis-Toussaint développe l'entreprise et la structure. Il meurt en 1877, à 90 ans. Mais L.T. Piver continue à porter haut le flambeau de la parfumerie française. La maison est toujours adulée par les hautes sphères. On y retrouve la famille Bonaparte comme Sarah Bernhardt.

L. T. Piver, outre ses magasins de diffusion, est articulé sur trois sites :

Grasse – Usine de traitement des fleurs.

Paris-La Villette – Usine de fabrication des produits cosmétiques

Paris – Entrepôt au 10 boulevard de Strasbourg

L'ARRIVÉE DE L. T. PIVER À AUBERVILLIERS



L'extension de la capitale en 1860, reculant la zone de l'octroi jusqu'aux fortifications, a nécessité le déplacement de nombreuses usines. Entre 1865 et 1868, après 50 ans, L.T. Piver quitte son implantation de la Villette au 87 rue de Flandre à Paris et s'installe 57 route de Flandre (devenu 151-153 route de Flandre, puis avenue Jean-Jaurès) à Aubervilliers. L'autre raison de ce déménagement est le besoin d'augmenter la surface de production pour répondre à la demande croissante.

L'usine reste ainsi non loin des abattoirs de la Villette. Le Fondoir Lacoste, son voisin et à partir de 1881, le Fondoir Central de Boucherie (à 150 mètres côté Pantin) fourniront les matières premières principales pour la parfumerie et la savonnerie : le suif et la glycérine.

Le Cimetière parisien de Pantin sera créé, quant à lui, en 1886, en face de la Parfumerie L.T. Piver. L'usine s'étend jusqu'au chemin de la Haute-Motte (devenu rue de la Motte en 1895). Petit à petit, la famille Piver fait l'acquisition de terrains (dont le 157 route de Flandre) et agrandit ainsi son implantation première. Les constructions sont érigées au fur et à mesure des acquisitions.

LA FABRICATION

Alphonse Piver, neveu de Louis-Toussaint, opère donc le déménagement de la fabrique vers Aubervilliers en 1865-1868. C'est un brillant chercheur et il dépose un grand nombre de brevets d'invention, dont le séchoir continu assurant un séchage homogène et plus rapide des savons.

En 1869, l'usine est ainsi structurée :

À l'entrée, deux pavillons contiennent les logements du directeur et des chefs préparateurs. Une cour dessert les magasins et bureaux, la salle d'emballage, le réfectoire des ouvrières et enfin les écuries et remises. Une grande grille, surmontée d'une horloge, sépare cette première cour d'une seconde. Cette seconde partie de l'usine est spécialement affectée à la fabrication. Les bâtiments qui la composent sont occupés, y compris les sous-sols, par les générateurs à vapeur et le moteur, la savonnerie, la distillerie et les divers autres laboratoires de la fabrication des parfums.

La fabrication comporte deux grandes filières : la savonnerie et la parfumerie.

La fabrication des savons de toilette commence dans d'immenses chaudières où s'émulsionnent et se saponifient les graisses et les huiles. On en sort des blocs de 1 kg à 1,2 kg, qui sont ensuite divisés en fines feuilles. Celles-ci parcourent 75 mètres dans une étuve à courant d'air chaud et sec. Passage dans les hachoirs, broyeuses, et appareil à pression de 200 atmosphères, pour ressortir en longues bandes, ensuite divisées en tablettes. Enfin, passage sous presse pour obtenir la forme définitive.



Une des chaudières à savons

À la fin du XIX^{ème} siècle, près de 1 000 personnes sont employées chez Piver, dont une très grande majorité de femmes.



Atelier savonnerie

L'emploi est très prisé par les jeunes filles qui sont attirées par l'odeur agréable de la parfumerie qui contraste avec les odeurs pestilentielles des abattoirs, fondoirs et boyauderies alentour. Elles sont vêtues d'un tablier blanc ou à petits carreaux bleus et blancs, elles sont toujours propres et parfumées.

Cependant, le travail est rude. L'apprentissage est très poussé ; pendant un an, les nouvelles recrues apprennent le métier avec une ouvrière plus ancienne.

Les journées de travail s'étalent de 7 heures à 19 heures. Les salaires sont calculés à la pièce, cela contraint les ouvrières à des cadences élevées (240

flacons par jour pour le remplissage).

Aussi, des accidents surviennent, souvent par coupures. La respiration des vapeurs d'alcool et le tamisage de la poudre de riz peuvent provoquer des troubles, migraines et malaises.

Le travail est organisé par groupe de quatre. Les plus jeunes sont chargées des travaux pénibles comme le transport de la cour à l'atelier, des récipients de 20 ou 30 litres (les balarus), ces bidons servant à remplir les flacons.

La réalisation d'un flacon de parfum implique plusieurs actions : remplir le flacon, l'essuyer, le boucher, l'étiqueter et l'habiller. Cette dernière tâche consiste à mettre une faveur et un papier de soie autour du flacon. Cette dernière main doit être soignée et est généralement confiée à la chef d'équipe qui est l'ouvrière la plus expérimentée.

LE RAYONNEMENT

À partir de 1896, sous la gouvernance du gendre de Louis-Toussaint, Jacques Rouché, des recherches sont menées pour élargir et moderniser le catalogue. Les premiers parfums de synthèse sont élaborés. La société se développe. Des succursales sont créées en Angleterre, Belgique, Espagne, Italie, Autriche, Russie. Et sur d'autres continents : New-York, Mexico, Buenos-Aires, Hong-Kong...

A la fin du XIX^{ème} siècle, L. T. Piver compte plus de cent implantations commerciales dans le monde. Des magasins de détail sont ouverts à Paris.

Pour asseoir sa notoriété, L. T. Piver participe aux Expositions Universelles et aux Expositions Coloniales.



-1869- Distillation (colorisée)

Les innovations de la Parfumerie L.T. Piver se retrouvent également dans les produits : eaux de toilette, savons, éventails, cure-dents parfumés, crèmes, pommade « négritive » pour noircir les cheveux, pommade de propreté contre la vermine, pommade de lys pour blanchir le visage, crème de limaçon pour préserver des rides, lait d'iris et également savon au suc de laitue ou à la guimauve...

Au début du XX^{ème} siècle, L.T. Piver réalise plus de 50% de son chiffre d'affaires hors de France.

L'usine tourne à plein. Ainsi en 1926, les ateliers d'Aubervilliers emploient 1 500 personnes. La fabrication journalière passe à 50 tonnes par jour.

LE DÉCLIN

Avec la Seconde Guerre mondiale, la production se voit fortement ralentie par le manque de matières premières et les fréquentes coupures d'électricité. Les effectifs baissent de manière importante, le travail ne s'effectue plus qu'une semaine sur deux. A la fin de la guerre, il ne reste plus que la moitié du personnel.

La verrerie et la savonnerie ferment. Des fabrications sont stoppées : fards à joue, poudres. Cette baisse des effectifs continue dans les années Cinquante avec l'automatisation de la production.

Le déclin s'intensifie et en 1973, seules 120 personnes sont encore employées dans l'usine Piver d'Aubervilliers. En octobre 1973, l'usine ferme définitivement.

L'ARCHITECTURE

Les bâtiments existant aujourd'hui datent en grande partie des années 1924-1927, à l'apogée de la production à Aubervilliers. Les architectes ayant œuvré dans ces années furent Georges Roussi (architecte du département de la Seine à qui l'on doit également l'École des Arts et Métiers de Paris) et son gendre Jacques Bonnier (architecte en chef de la Ville de Paris).

Nous trouvons aujourd'hui des bâtiments du début du XX^{ème} siècle aux structures métalliques hourdies de briques (dont le bâtiment des alcools) et des bâtiments de la campagne de construction des années 1924-1927, sur trois niveaux et aux structures béton hourdies de briques polychromes.



- 1930 env. - Façade

Le bâtiment central diffère des autres par la présence d'une coupole sur le toit.

Le bâtiment sur l'avenue et d'autres bâtiments sont remarquables par la conjugaison des matériaux : meulière pour le soubassement, métal pour les linteaux, béton pour la structure et briques pour le remplissage.

Après la fermeture de l'usine, le centre d'activités J. L. Fabien occupe plusieurs bâtiments, puis en 1990, une pépinière d'entreprises, la cité Fabien, s'y installe. L'ensemble est occupé aujourd'hui par un parc d'entreprises de 21 000 M², l'Espace Jean Jaurès.

Une rue d'Aubervilliers rend hommage aux ouvrières de chez Piver : la rue des ouvrières pivereuses. Les ouvrières portaient effectivement ce surnom affectif de Pivereuses. Cette rue relie la rue de la Motte à l'avenue Jean-Jaurès, à hauteur du stade Marcel-Cerdan de Pantin.

L. T. PIVER AUJOURD'HUI

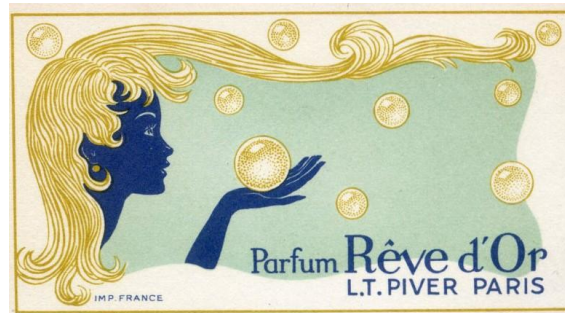
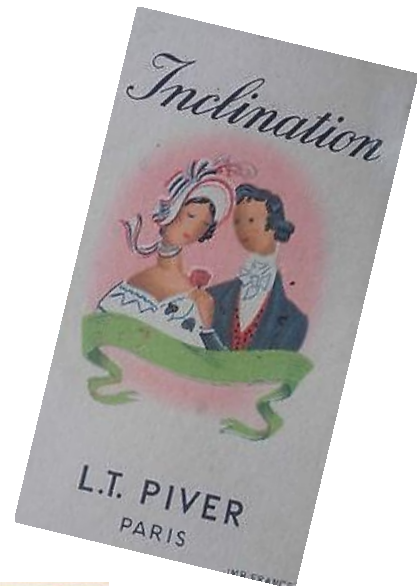
Reine des fleurs, Cuir de Russie, Eau de cologne des Princes, Pompéïa, Héliotrope, Rêve d'Or : autant de noms qui firent le prestige de cette maison.

Après la fermeture de l'usine d'Aubervilliers, la société se restructura et prit un nouvel essor à partir de 1988. Les produits L.T. Piver sont encore aujourd'hui commercialisés, et la société L.T. Piver, dont le siège administratif et commercial est à Paris, est l'une des dernières maisons de parfums à produire certaines de ses fragrances. Ce choix est dicté par la recherche de qualité, mais aussi par le souhait de conserver le secret des compositions.

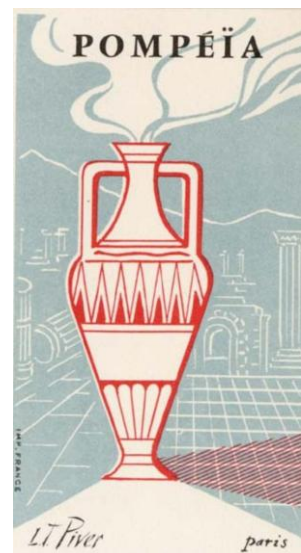
Nous aurons une pensée émue pour ces générations de Pivereuses et pour les petites cartes-réclames parfumées (au muguet ou aux senteurs de Ciel d'été, Pompéïa, Rêve d'or ou Inclination), emballées par dix sous cellophane et qui placées dans les armoires, sous les piles de linge, donnaient une senteur douce et fraîche à nos vêtements.

Jean-Louis THOMAS

QUELQUES CARTES ÉDITÉES PAR L.T. PIVER



*N'imaginons-nous pas
sentir les fragrances
émanées par ces cartes ?*



Sources : Parfums L.T. Piver – notre histoire

Seine-Saint-Denis Tourisme : L.T. Piver Aubervilliers, plus ancienne maison de parfumerie française

Aubervilliers Mensuel - Septembre 1988 – Sophie Ralite

Aubervilliers de Léon Bonneff -1913

Le Monde Illustré - 20 Novembre 1869

Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers

70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers

Téléphone : 01 49 37 15 43

Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr